

« Les nuits de l'Indiva »

Marie-Louise Paquette

Numéro 31 (2), 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29304ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquette, M.-L. (1984). Compte rendu de [« Les nuits de l'Indiva »]. *Jeu*, (31), 145–145.

« les nuits de l'indiva / une mascapade »

de la callas à la bolduc

Pièce de Jean-Claude Germain, Montréal, Jean-Claude Germain et VLB éditeur, 1983, 157 p., ill.

Dans un décor « néo-nouille » et « super-chic », un asile culturel montréalais vide et pompeux, hybride de la Place des Arts et de la Casa Loma, une diva désincarnée prend la brosse de sa vie sur le rythme d'une comédie musicale. Sarah Ménard, ayant perdu son âme de chanteuse, devient l'anti-divine, la soeur spirituelle de l'incola.

À travers les onze tableaux de cette mascapade (mascarade, escapade... Ice Capades?), Sarah se déguise pour mieux parler d'elle-même, gueuler sa dissidence, son dégoût des déesses de la scène, hystériques pour qu'on les remarque, qui souffrent pour aimer, pitoyables au fond, de Mme Butterfly à la Piaf. Le dédoublement qui s'opère entre l'image (la chanteuse internationale) et les mots (la femme québécoise) provoque le rire jaune du lecteur et la confusion des deux (?) accompagnateurs de Sarah qui ne peuvent (ou ne veulent) pas reconnaître leur star derrière ces héroïnes déchues pour le moins dérangeantes. Les nuits de l'Indiva sont italiennes, grecques, allemandes, turques, japonaises, discos, mais surtout pas québécoises! Un melting-pot culturel vaste comme le stade olympique dont l'Opéra de Montréal est l'ambitieux et



grotesque symbole! Jean-Claude Germain fustige « l'art » de portée internationale qui dissimule un refus de ses propres racines. La charge est politique, sociale, furieusement inscrite dans le langage. Sarah, heureusement, a le sens du ridicule et... de la patience. Elle retournera donc dans « les Europes » en attendant que les siens reconnaissent en elle, la p'tite Aurore et la Bolduc, l'âme retrouvée de la diva.

L'image la plus délicieuse de ce texte demeure, cependant, la quête frénétique, parallèle à celle de Sarah, du « smoke meat pin ordde de dill » que poursuit, tout au long de la pièce, Antoine-Tony, le pianiste-accordeur dédoublé. Brecht a dit que la présence d'un seul individu fumant le cigare dans une salle où on jouerait Shakespeare entraînerait la chute de tout l'art occidental. Le *smoke meat* vaut bien le cigare...

marie-louise paquette